

Extrait distribué par Le Dilettante

Laurent
Maréchaux

Les Sept Peurs

le dilettante



Extrait de la publication

Laurent Maréchaux

Les Sept Peurs

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture : Alice Charbin
© le dilettante, 2005
ISBN 978-2-84263-268-7

*Au vieux Jo, parti trop tôt
sans laisser d'adresse.*

« Je sentais au fond de mon cœur que plus nous avançons, plus nous comprenons combien tout dans la vie est banal, éphémère, vide, que c'est en recherchant des sensations inconnues que nous découvrons la médiocrité de nos tentatives et la rapidité de nos défaites. »

Joseph Conrad,
Un sourire de la fortune

« *A short life but a good one.* »

Captain Pierre Guillaume
Admiral of the blue

« Tout roman dans lequel on ne s'est pas mis tout entier n'est qu'illusion. »

Schopenhauer

Dès mon plus jeune âge, j'ai détesté me baigner dans l'eau froide.

Le grand Sud venait d'en décider autrement, m'imposant un plongeon dérisoire dont je me serais bien passé. Pour un bain de minuit, c'était plutôt réussi. Des creux de dix mètres, une mer glaciale qui s'était mise à fumer et un vent rugissant à plus de cinquante nœuds. Devant moi, entre deux vagues, les feux de mât de *Seven Seas* s'éloignaient en me narguant.

Un froid polaire paralysait mes membres. Dans quelques minutes, c'en serait fini... Je n'avais même pas peur, je me sentais plutôt bien. Apaisé, serein, juste un peu curieux de ce « dernier voyage ». Il avait fallu mon esprit loufoque pour sauter, par cette nuit sans lune, par-dessus bord avec l'espoir insensé de ramener la manivelle de winch. Elle avait glissé de mes mains engourdis par le froid. Gêné par ma veste de quart et mes bottes pesant désormais une tonne, je me maintenais tant bien que mal à la surface. Mes efforts, pour garder la tête hors de l'eau, agitaient le plancton omniprésent dans cette mer déchaînée, provoquant une fluorescence surprenante. Elle donnait un air de fête à mes derniers instants. Une déferlante plus méchante m'engloutit, emplissant mes poumons d'une eau beaucoup trop salée à mon goût. Je m'empressai de la

recraché. Je levai les yeux et regardai le ciel. Bienveillante, la Croix du Sud m'indiquait la direction de l'Antarctique. Je claquais des dents. L'engourdissement gagnait progressivement mon corps. Mon cerveau, refusant de céder à la panique, fonctionnait déjà au ralenti. Encore une ou deux vagues et je serais prêt pour le grand saut dans l'inconnu. Mes angoisses de la mort, qui, hier encore, me faisaient hurler de terreur dans ma bannette au risque de réveiller mes compagnons, s'étaient, comme par enchantement, dissipées.

Une nouvelle vague me roula sans pitié, m'emportant par le fond. Ballotté, assommé, sonné, je renonçais à me débattre. Passif, j'attendais la suite : ce grand tunnel qu'un rescapé de l'au-delà m'avait certifié avoir parcouru avant d'en revenir par miracle. À l'écouter, sur les murs qui l'entouraient, le film de sa vie s'étalait en Technicolor. Il avait revu les moments forts d'une existence trop vite parcourue. Oubliés depuis longtemps, des événements mineurs alternaient avec des drames majeurs.

À mon tour, j'étais impatient de voir les lumières s'éteindre et d'assister à ma dernière séance. Comme dans les premiers films de mon enfance, les chiffres se mirent à se chevaucher et à décroître de dix à zéro, créant un suspens artificiel. Je ne percevais ni paroles, ni musique. Probablement ma surdité qui m'empêchait d'entendre les premières notes. Difficile d'augmenter le son. Un titre apparut sur l'écran en lettres capitales :

LES SEPT VIES DE BABOUR HORN

Surpris, je découvris les premières images. Semblant remonter à de nombreuses années, elles étaient saccadées, de mauvaise qualité, certaines rayées ou floues. Elles avaient

sûrement été tournées en noir et blanc et colorisées par la suite, selon les nouveaux procédés en vigueur. Les années se succédaient, précédées, comme dans les bons vieux Charlot, de panonceaux en lettres gothiques, annonçant les grandes périodes d'une vie d'un seul coup bien remplie : les années torero, les années militantes, les années spaghetti, les années Appalaches, les années moudjahidin, les années fric, les années Horn.

Quelle déception : il s'agissait plus d'une bande-annonce, montée à la façon d'un clip, que d'un véritable film ; comme si le sort, en cette nuit sibérienne, avait décidé de s'acharner contre moi. J'étais frustré, lésé. Même à l'heure du grand départ, la vie ne me faisait aucun cadeau. Mon esprit, perturbé par l'environnement aquatique, me suggéra que le vrai film débiterait après les pubs et les chocolats glacés. Mes yeux de myope, privés de lunettes – elles devaient désormais reposer dans des fonds obscurs – voyaient défiler, tour à tour, une kyrielle de faits d'armes, pas toujours héroïques, où se mêlaient pêle-mêle heures de gloire et soirs de défaite. Mon visage traversait l'écran, vieillissant et s'empâtant avec le temps. C'était bien ma vie, une vie de petit soldat remplie de folies, d'aventures, de peurs et d'émotions fortes.

Je me revoyais dessinant une véronique de rêve sur le sable d'une arène espagnole. Ma mémoire défaillante fut incapable d'en retrouver le nom. C'était probablement la seule image dont ils avaient disposé au montage. À la tribune de la Mutualité, je déclarais, sans aucun complexe, devant une salle fanatisée :

« La révolution sera nôtre ou ne sera pas. » Puis, vinrent des flash-back sur mes vies italienne et américaine. Je me retrouvais au cœur des Appalaches, habillé en trappeur, à mesurer sous une neige collante un chargement de bois.

Le film s'accélérait. Les images devenaient plus nettes, plus réelles. Les balles traçantes zébraient l'écran. Amin, à mes côtés, protégeait ma fuite. Bizarre, j'étais toujours en vie. Un chèque de plusieurs millions de dollars crevait l'écran, je venais de vendre mon âme aux Américains. Dernier clin d'œil du réalisateur : affublé d'une combinaison de survie, je me retrouvais à la barre d'un *Seven Seas* redevenu, malgré les éléments déchaînés, d'une étrange docilité. Soudain, le film s'arrêta ; la pellicule trop chauffée par la lampe du projecteur venait de brûler. L'écran redevint blanc. Mon corps fut irrémédiablement attiré vers le fond. Les profondeurs de l'océan – il n'avait de pacifique que le nom – se firent plus sombres, plus noires. Privés d'air, mes poumons remplis d'eau ne tarderaient plus à éclater. Cette fois, j'allais bel et bien me noyer. Mon refus de paniquer se transforma en peur incontrôlée. Dans un dernier sursaut, j'essayai de crier, d'appeler au secours. Aucun son ne sortait ; juste quelques bulles d'air, sans aucun doute les dernières. Pourtant, à mon grand étonnement, mes gesticulations furent loin d'être vaines. Soudain, une main bienveillante me saisit l'épaule, prête à me secourir. Olive me secourait.

– Eh ! Babour, réveille-toi ! Il va être minuit. La mer a forci, c'est bientôt ton quart. J'ai mis de l'eau à chauffer pour le thé, ne tarde pas. On t'attend sur le pont pour prendre un troisième ris.

Encore endormi, je m'assis sur le bord de ma couchette, me frottai les yeux et m'étirai. Les vagues qui frappaient avec violence la coque me projetèrent sur le sol glissant. Avec la baston qui sévissait à l'extérieur, dix longues minutes ne seraient pas de trop pour m'habiller. En attendant, les mers du Sud me réservaient des rêves bien étranges. Après tout, les chats et les samourais connaissent

sept vies successives. J'avais emprunté aux chats leur peur de l'eau froide et aux samourais leur sens de l'honneur, deux raisons suffisantes pour en vivre autant. Seule bonne nouvelle, malgré le vacarme assourdissant, ma septième vie était loin d'être finie.

LES ANNÉES TORERO

«Tous les matadors ont peur avant la course, mais moi j'ai encore plus peur que tous les autres matadors réunis.»

Cagancho,
matador de toros

«Parler de toros est une chose, descendre dans l'arène en est une autre.»

Proverbe espagnol

Déjà dix heures que nous roulions. Avec ses 250 000 kilomètres au compteur, la 404 familiale dénichée par Diego menaçait à tout instant de rendre l'âme. Chaque fois qu'Yves rétrogradait, la boîte de vitesses grinçait. Une épaisse fumée blanche s'élevait du pot d'échappement, diminuant la visibilité arrière. Quant aux amortisseurs, voilà longtemps qu'ils avaient fait leur temps. À chaque cahot – nombreux sur ces routes espagnoles où les nids-de-poule ignoraient l'existence du goudron – une douleur sourde me perçait les reins.

Coincé sur la banquette arrière entre le señor Ripoll – il devait bien peser son quintal – et un ancien matador de toros surnommé « 102 » en raison de son penchant pour les doubles pastis, j'essayais en vain de trouver le sommeil. Gagné par une lucidité tardive, je commençais à réaliser que notre expédition, et mes rêves tauromachiques, frisaient le ridicule.

Je venais d'avoir dix-neuf ans. Depuis quatre ans, une lubie m'envahissait l'esprit, je serais torero comme d'autres veulent être chirurgiens-dentistes, pompiers ou pilotes d'avions. Assoupi, devant moi, sur deux strapontins inconfortables, Julio, dont les ronflements emplissaient l'habitacle, et Esteban, qui grinçait des dents en dormant, complétaient notre *cuadrilla* de demi-solde. Leur passé et leur gagne-pain quotidien leur collaient à la peau.

L'un employé aux abattoirs, l'autre ancien proxénète reconverti en gardien d'arène, formaient avec Diego – il somnolait à l'avant et méritait plus que jamais son titre de « *peón* * de confiance » –, la fine équipe destinée à me sauver d'un désastre redouté. Il avait fallu l'aveuglement d'une amitié née dans les bars de Pampelune, autour de trop nombreux verres de navarro tinto, pour en arriver là. Mon bagout et mon charme slave avaient fait le reste. Quelques *tientas*, du côté d'Arles, une demi-douzaine de *novilladas* sans picador, près de Palavas, complétés, il est vrai, par des dizaines d'heures passées devant ma glace à pratiquer « le toreo de salon » constituaient à ce jour mon maigre bagage taumachique.

Une serviette de toilette au bout des doigts, quand ce n'était pas un vieux torchon à carreaux rouge et blanc, je m'appliquais à toréer avec grâce et douceur des monstres rendus dociles par une imagination complaisante.

Diego avait parachevé ma formation artistique en confectionnant, avec les deux roues de la bicyclette de son fils et une paire de cornes récupérée aux abattoirs, un *carretón*, espèce de toro à roulettes, qu'il poussait devant moi avec une abnégation sans limite. Pour m'apprendre à tuer, puisque j'allais devoir occire des toros avec une épée, je m'étais exercé, jusqu'à m'en faire mal au poignet, sur une botte de paille surmontée, elle aussi, de deux vieilles cornes. Enfin certaines nuits de pleine lune, je me glissais, avec ma cape rose et bleu des mers du Sud, dans les pâturages de Père Autin, un fermier voisin aussi redoutable que retors. Je l'avais achetée à Madrid, chez Fermin, et fait

* En fin d'ouvrage, un glossaire donne le sens des mots, composés en italique, étrangers ou spécifiques d'un domaine et ne figurant pas dans un dictionnaire de langue française (*Note de l'éditeur*).

imprimer dessus, au pochoir, mon *apodo* : « Lorenzo de Francia ».

Après avoir enjambé une clôture électrifiée, je profitais de l'éclairage naturel de la lune pour mettre en pratique, auprès d'un vieux toro borgne, un enseignement encore très théorique. Le véritable danger n'était pas tant de me faire encorner mais de voir surgir l'un de ses deux fils, armé d'un fusil de chasse, et de recevoir sur-le-champ une décharge de chevrotines mortelle.

L'entregent de Diego, ses relations avec le *mundillo* espagnol et mes maigres économies, retirées quelques jours plus tôt de mon livret de Caisse d'épargne, avaient donné naissance à cette équipée incongrue. Elle se terminerai, au mieux, par la mort de deux toros de trois ans. Après une demi-journée de route, la voiture empestait la Gauloise froide, la transpiration et les remugles nés des multiples rots et pets sonores de mes compagnons. Ces virages en lacets me donnaient la nausée. Une nouvelle envie de pisser me taraudait la vessie. Moins d'une heure que nous nous étions arrêtés à ma demande. Désireux d'échapper aux inévitables quolibets provoqués par une nouvelle halte, je préférerais encore me retenir.

Usés jusqu'à la trame, les essuie-glaces couinaient sur le pare-brise, impuissants à chasser l'eau. Un doux vertige naissait de ce ballet incessant. Sur le tableau de bord, les aiguilles phosphorescentes de l'horloge indiquaient trois heures un quart. J'avais beau, pour trouver le sommeil, compter dans ma tête les toros, je n'échappais pas aux idées noires. Dans un appel au secours, je scrutai, dans le rétroviseur, le visage d'Yves. Concentré sur sa conduite, il s'appliquait, par cette pluie battante, à ne rater aucun virage. Sous la lueur des phares des voitures nous croisant, son teint virait au vert. Ses yeux rencontrèrent les miens.

– Alors, maestro, tu rêves aux beaux et braves toros noirs qui t’attendent.

La peur m’embrouillait les neurones. Incapable de répondre, j’esquissai un pâle sourire. Réveillé par ces propos, Diego, pour détendre l’atmosphère, hasarda une de ses blagues minables et incompréhensibles, dont il se régala.

– Eh, Lorenzo, tu connais la différence entre un « toro » et « pas un toro » ?

Seuls les ronflements sonores de Ripoll se firent entendre.

Yves rompit un silence de plus en plus pesant.

– Alors c’est quoi la différence ?

– C’est simple, un toro a quatre pattes, dont une patte, la patte avant droite.

Son rire moqueur nous tira de notre torpeur.

– On va bientôt s’arrêter. Dans une petite heure, on devrait arriver à Villalonga. Il y a là-bas un bar-restaurant ouvert toute la nuit, Chez Miguel. C’est un ancien picador, il va nous préparer un grand café noir, des tartines frottées d’ail et des *tortillas de patatas* d’anthologie, enchaîna Diego tenaillé par une petite faim. C’est un arrêt obligé sur le chemin de Madrid. À ne rater sous aucun prétexte.

La route devenait plus droite, moins cahoteuse. Je finis par m’assoupir.

– Trois minutes d’arrêt, trois minutes d’arrêt, les voyageurs pour Valdemorillo changent de train.

Cette fine plaisanterie de Ripoll me tira de mon sommeil.

Yves gara la 404 familiale sur le parking. En me dépliant pour sortir, je remarquai une vieille Dodge commerciale, l’arrière et le toit chargés de malles, de capes, et de l’inévitable cruche en terre cuite.

– *Cuadrilla* de Julio Robles, m’annonça Diego, incolable sur le *mundillo* taumachique.

LES ANNÉES SPAGHETTI

« Aimer, c'est donner ce qu'on n'a pas à
quelqu'un qui n'en veut pas. »

Jacques Lacan

« On est plus fidèle à une attitude qu'à
des idées. »

Pierre Drieu La Rochelle,
Gilles

« Tout homme est deux et le plus vrai est
l'autre. »

Jorge Luis Borges